



Terre natale

– *Jeux d'écriture* –

Production d'un texte sur la thématique de la terre natale
Réécritures avec application de contraintes pour en explorer les potentialités

Alexander Feller – 2015

Texte initial

Je vomis mes souvenirs ; les joies passées, les derniers rires, les peines pansées. « *On ne veut pas de toi ici.* » J'ignorais que tu étouffais tes enfants. Après les avoir vus naître, grandir, tu les empêcherais de s'épanouir ? Soit. De ma main droite, je saisis le réel et mes espoirs, de ma main gauche, je brandis ma morale et ma mémoire.

Je pars.

Des ombres blanches sur les murs se sont mises à danser ; est-ce votre cérémonie d'adieu ? Épargnez-moi cette comédie, je vois le mépris baigner dans vos yeux. Il m'attrape les chevilles, me murmure et me répète que je suis un roi de pacotille. Au moins n'essaie-je pas de gouverner autrui.

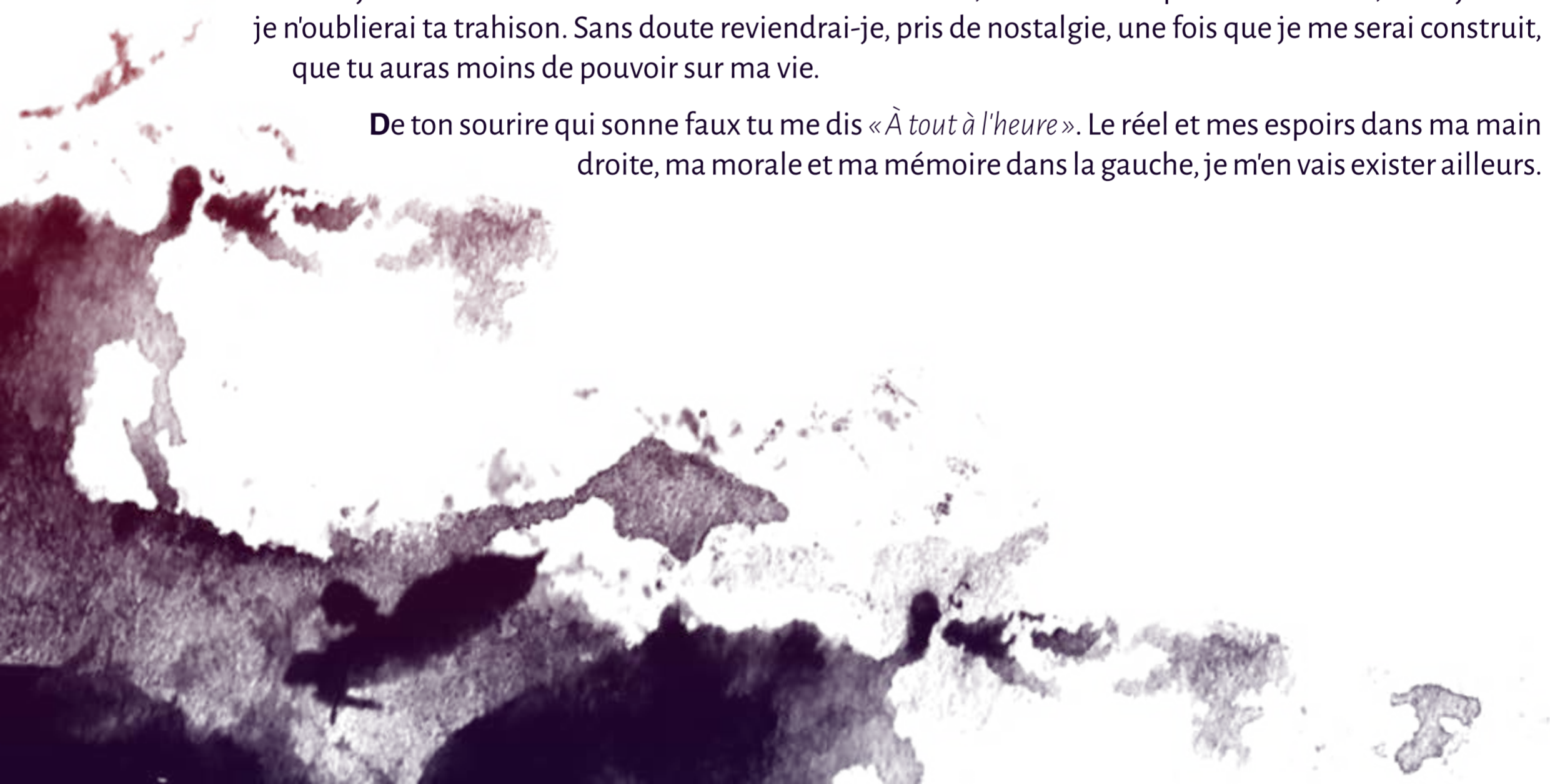
Surgissant de partout, les ombres me jettent des cailloux. Pour blesser, défigurer, décourager ? Je ne suis pas un monstre. Je suis vivant. Je veux être vivant. Laissez-moi exister.

Je ne crèverai pas la gueule ouverte.

Les valeurs que tu m'as transmises, que tu m'as apprises ; il ne t'a fallu qu'un instant pour les déchirer devant moi. Tout s'effrite. Je continuerai à y croire – suis-je naïf ? – même si pour toi c'était illusoire.

Est-ce juste de t'en vouloir ? Tu m'as accueilli en ton sein, tu as été mon premier horizon ; mais jamais je n'oublierai ta trahison. Sans doute reviendrai-je, pris de nostalgie, une fois que je me serai construit, que tu auras moins de pouvoir sur ma vie.

De ton sourire qui sonne faux tu me dis « *À tout à l'heure* ». Le réel et mes espoirs dans ma main droite, ma morale et ma mémoire dans la gauche, je m'en vais exister ailleurs.



Tautogramme progressif

Les joies passées, les derniers rires, les peines pansées : je vomis chaque souvenir. « *Tu n'as pas ta place ici.* » Nul ne m'avait prévenu que tu étouffais tes enfants. Les avoir vus naître, grandir t'a-t-il à ce point donné envie de maintenant leur nuire ? Très bien. Nos chemins se séparent ; de ma main droite, je saisis le réel et mes espoirs, de ma main gauche, je brandis ma morale et ma mémoire.

L'heure est venue, je pars.

Tout à coup, des ombres blanches sur les murs se mettent à danser ; est-ce votre cérémonie d'adieu ? Ne pouvez-vous pas m'épargner cette comédie, je vois le mépris baigner dans vos yeux. Le voici qui m'attrape les chevilles, me murmure et me répète que je suis un roi de pacotille. Toujours est-il qu'au moins, je n'essaie pas de gouverner autrui.

Naissant, surgissant de partout, les ombres me jettent des cailloux. Le but est-il de blesser, défigurer, décourager ? Tentez encore une fois de regarder : je ne suis pas un monstre. Ne voyez-vous pas que je suis vivant ? Laissez-moi donc exister. Tranquillement.

Navré, mais je ne crèverai pas la gueule ouverte.

Les valeurs que tu m'as transmises, que tu m'as apprises ; il ne t'a fallu qu'un instant pour les déchirer devant moi. Tout s'effrite. Naïvement peut-être, je continuerai à y croire, même si pour toi c'était illusoire.

La raison m'autorise-t-elle à t'en vouloir ? Tu m'as accueilli en ton sein, tu as été mon premier horizon ; mais jamais je n'oublierai ta trahison. Nostalgie aidant, sans doute reviendrai-je, une fois que je me serai construit, que tu auras moins de pouvoir sur ma vie.

L'hypocrisie ancrée dans ton sourire, tu me dis « *À tout à l'heure* ». Tête haute, le réel et mes espoirs dans ma main droite, ma morale et ma mémoire dans la gauche, je m'en vais exister ailleurs.

Contrainte : commencer chaque phrase successivement par les lettres L, T, N.

Surdéfinitions

Je vomis mes souvenirs ; les joies passées, les derniers rires, les peines pansées. « *On ne veut pas de toi ici.* » J'ignorais que tu **étouffais** tes enfants , que tu aimais les atrophier, **tout faibles**. Après les avoir vus naître, grandir, tu les empêcherais de s'épanouir ? Soit. De ma main droite, je saisis le réel et mes espoirs, de ma main gauche, je brandis ma morale et ma mémoire.

Je pars.

Des ombres blanches sur les murs se sont mises à danser ; est-ce votre cérémonie d'adieu ? Épargnez-moi cette comédie, je vois le **mépris**, sentiment abîmé, **primitif**, baigner dans vos yeux. Il m'attrape les chevilles, me murmure et me répète que je suis un roi de pacotille. Au moins n'essaie-je pas de gouverner autrui.

Surgissant de partout, les ombres me jettent des cailloux. Pour blesser, défigurer, décourager ? Je ne suis pas un **monstre**, regardez-moi encore une fois : où voyez-vous votre **démon strié** par le mal ? Je suis vivant. Je veux être vivant. Laissez-moi exister.

Je ne crèverai pas la gueule ouverte.

Les valeurs que tu m'as transmises, que tu m'as apprises ; il ne t'a fallu qu'un instant pour les déchirer devant moi. Tout s'effrite. Je continuerai à y croire – suis-je naïf ? – même si pour toi c'était illusoire.

Est-ce juste de t'en vouloir ? Tu m'as accueilli en ton **sein**, cocon **scintillant** de sûreté, tu as été mon premier horizon ; mais jamais je n'oublierai ta trahison. Sans doute reviendrai-je, pris de nostalgie, une fois que je me serai construit, que tu auras moins de pouvoir sur ma vie.

De ton sourire qui sonne **faux**, la sincérité lui faisant **défaut**, tu me dis « *À tout à l'heure* ». Le réel et mes espoirs dans ma main droite, ma morale et ma mémoire dans la gauche, je m'en vais exister ailleurs.

Contrainte : définir doublement certains mots, à la fois par leur sens et par leur présence phonétique dans la définition.

Belle absente

Je vomis mes souvenirs ; les joies passées, les derniers rires, les peines pansées. « *Fais ton choix : pars ou tais-toi.* » Je ne savais pas que tu étouffais tes enfants. La vue de toutes ces naissances, de toutes ces mouvantes existences t'a-t-elle à ce point donné des envies de violences ? Soit. Du bout des doigts, je saisis le temps, mes vœux, mes mots et ma loi.

Je me retire.

Sur les murs, une danse d'ombres blanches a commencé ; dois-je prendre cela comme une cérémonie d'adieu ? Cessez cette comédie, je vois le mépris dévorer vos yeux. Je sens votre dédain m'entraver, murmurer et répéter que je suis un roi grotesque et désœuvré. Au moins autrui n'a-t-il pas à subir ma passion pour la domination.

Je suis criblé de cailloux, lancés par les ombres arrivées par milliers. Pourquoi donc : humiliation, mutilation, dissuasion ? Je ne suis pas une immondice. Je suis vivant. Vous aussi ; alors façonnons un futur commun, moins navrant, moins sanglant. Laissez-moi exister.

Hors de question de crever gueule ouverte.

Ces valeurs insufflées, enseignées ; en une seule seconde, les voilà déchirées. Tout s'effrite. Je continuerai à y croire – suis-je naïf ? – même si pour toi ce n'étaient qu'utopiques accessoires.

Accusations, accusations : à tort ou à raison ? Je repense à ces bras généreux lors de mon arrivée, ce premier horizon exposé à mon regard ; mais jamais mon dos n'oubliera ce coup de poignard. Plus tard, mon corps parcourra ton sol à coup sûr, assailli par un mal qui parfois poursuit l'individu grandi, quand, construit, tu n'auras sur moi qu'un pouvoir amoindri.

De ta bienveillance qui sonne faux tu me dis « *À bientôt* ». Le temps, mes vœux, mes mots et ma loi au bout de mes doigts, je m'en vais loin de toi.

Contrainte : retirer successivement de chaque phrase les lettres T, E, R, R, E, N, A, T, A, L, E (recommencer quand on arrive au bout).

Substantifique glissement

Je vomis ma mémoire ; les souvenirs passés, les dernières joies, les rires pansés. « *On ne veut pas de toi ici.* » J'ignorais que tu étouffais tes peines. Après les avoir vues naître, grandir, tu les empêcherais de s'épanouir ? Soit. De mon enfant, je saisis la main droite et mon réel, de mon espoir, je brandis ma main gauche et ma morale.

Je pars.

Des mémoires blanches sur les ombres se sont mises à danser ; est-ce votre mur de cérémonies ? Épargnez-moi cet adieu, je vois la comédie baigner dans votre mépris. Elle m'attrape les yeux, me murmure et me répète que je suis une cheville de pacotille. Au moins n'essaie-je pas de gouverner autrui.

Surgissant de partout, les rois me jettent des ombres. Pour blesser, défigurer, décourager ? Je ne suis pas un caillou. Je suis vivant. Je veux être vivant. Laissez-moi exister.

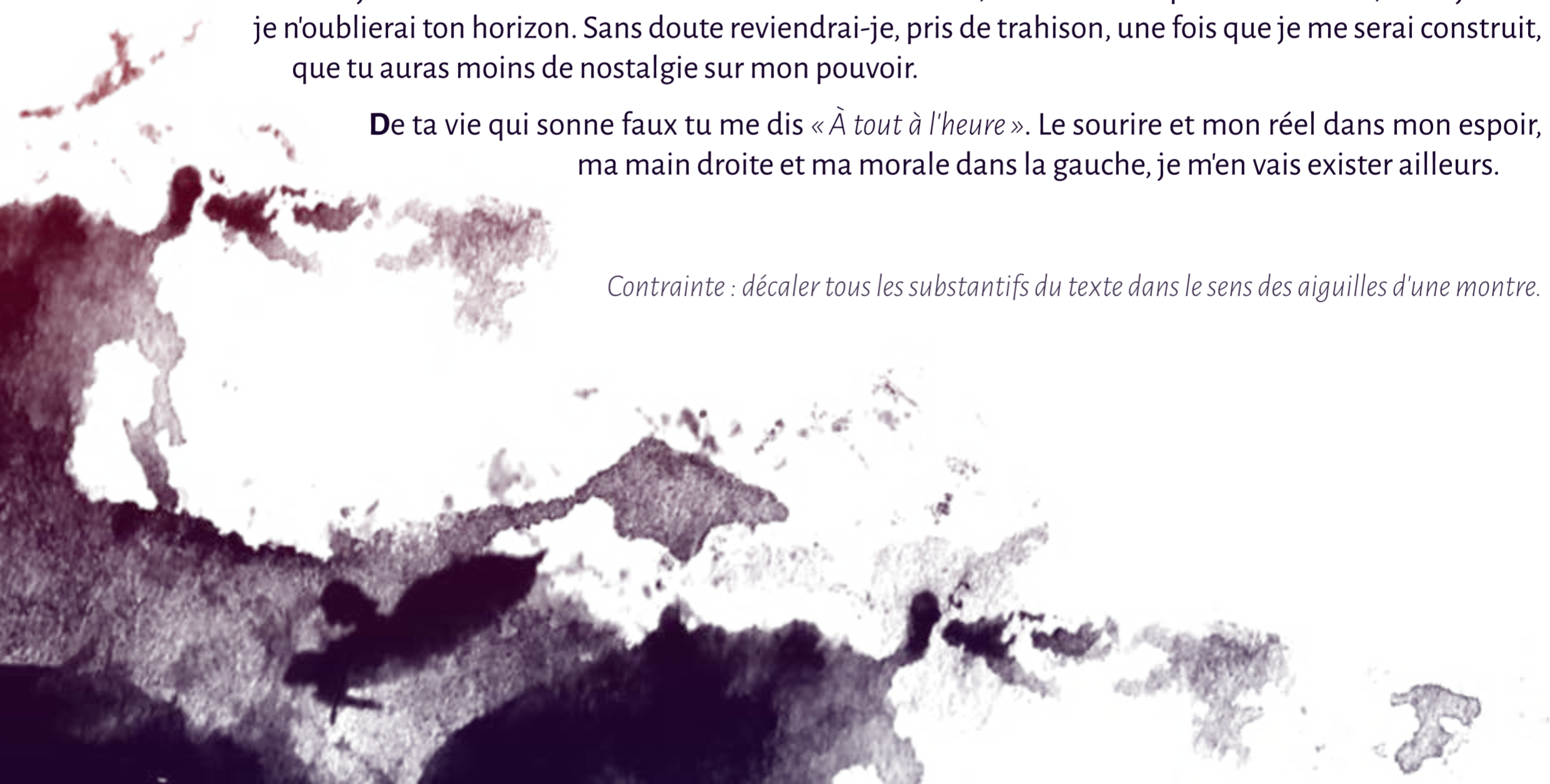
Je ne crèverai pas le monstre ouvert.

La gueule que tu m'as transmise, que tu m'as apprise ; il ne t'a fallu qu'une valeur pour les déchirer devant moi. Tout s'effrite. Je continuerai à y croire – suis-je naïf ? – même si pour toi c'était illusoire.

Est-ce juste de t'en vouloir ? Tu m'as accueilli en ton sein, tu as été mon premier instant ; mais jamais je n'oublierai ton horizon. Sans doute reviendrai-je, pris de trahison, une fois que je me serai construit, que tu auras moins de nostalgie sur mon pouvoir.

De ta vie qui sonne faux tu me dis « *À tout à l'heure* ». Le sourire et mon réel dans mon espoir, ma main droite et ma morale dans la gauche, je m'en vais exister ailleurs.

Contrainte : décaler tous les substantifs du texte dans le sens des aiguilles d'une montre.



Grappe

Je vomis mes souvenirs ; les joies passées, les derniers rires, les peines pansées. « *On ne veut pas de toi ici.* » J'ignorais que tu étouffais tes enfants. Après les avoir vus naître, grandir, tu les empêcheras de s'épanouir ? Peut-être voulais-tu **me faire peur** ; attention aux **éléments perturbateurs**...



Je pense à mes sœurs et à mes frères, pris au piège de la même manière. Ai-je la **force de lutter** pour nous, quitte à mourir au combat, sans même avoir pu obtenir quoi que ce soit, ou est-ce **peine perdue** ?



De ma main droite, je saisis le réel et mes espoirs, de ma main gauche, je brandis ma morale et ma mémoire. **Je suis prêt.**



De ton sourire qui sonne faux tu me dis « *Je t'aime de tout mon cœur* ». Le réel et mes espoirs dans ma main droite, ma morale et ma mémoire dans la gauche, je m'en vais tenter de te changer de l'intérieur.



Surgissant de partout, les ombres me jettent des cailloux. Pour blesser, défigurer, décourager ? Je ne suis pas un monstre. Je suis vivant. **Je veux être vivant.** Laissez-moi exister. N'en ai-je **pas le droit** ?



Les valeurs que tu m'as transmises, que tu m'as apprises ; il ne t'a fallu qu'un instant pour les déchirer devant moi. Tout s'effrite. Continuerai-je, naïf, à y **croire**, même si pour toi c'était illusoire, ou vais-je les **enfouir** au fond d'un tiroir ?



Épargnez-moi cette comédie, je vois le mépris baigner dans vos yeux. Il m'attrape les chevilles, me murmure et me répète que je suis un roi de pacotille. Au moins n'essaie-je pas, comme toi, de **gouverner autrui**. Personne **ne fait les frais** de mes envies.



De ton sourire que j'essaie de me figurer sincère tu me dis « *Tout ira bien* ». Humain avorté, je me soumetts à ton autorité et me prépare à crever, gueule ouverte, comme un bon petit chien. J'aurai tenté d'exister, mais visiblement je n'étais pas assez bien.



Des ombres blanches sur les murs se sont mises à danser ; est-ce votre **cérémonie d'adieu** ou ma **condamnation à mort** ?



Je ne crèverai pas la gueule ouverte. Reste à déterminer si je vais **t'abandonner à ton inhumanité** ou **me battre contre ton iniquité**. J'ai déjà perdu beaucoup d'énergie dans ce conflit, je ne sais pas si j'ai la motivation de supporter encore longtemps ton irrespect et tes aberrations.



Est-ce juste de t'en vouloir ? Tu m'as accueilli en ton sein, tu as été mon premier **horizon** ; dois-je vraiment réagir aussi violemment à ta **trahison** ? D'ailleurs, est-ce réellement une trahison ou est-ce moi qui me suis fait des idées tout du long ?



P*etit ingrat, il y a bien pire ailleurs. Tu n'es pas à plaindre. **Contente-toi de ce que tu as** — ce qui en soi est déjà beaucoup — plutôt que de chercher à soi-disant **devenir toi**. »*



De ton sourire qui sonne faux tu me dis « *À tout à l'heure* ». Le réel et mes espoirs dans ma main droite, ma morale et ma mémoire dans la gauche, je m'en vais exister ailleurs.

Contrainte : restructurer le texte de manière à en faire une histoire à embranchements.



